

Prédication Matthieu 18, 15-20

Frères et sœurs, chers amis,

Notre texte de l'Evangile de Matthieu nous met devant une proposition évangélique de résolutions de conflits dans l'Eglise.

Des conflits dans l'Eglise ?

Y en a-t-il ?

Ne faut-il pas plutôt parler de désaccords ?

Et faut-il en parler tout court ?

Sacha, y a-t-il des conflits, des disputes, à l'école ? dans la cour de récréation ?

Eliott, y a-t-il des disputes à l'école primaire ?

Eh bien, il y a des conflits à l'école, en famille et ailleurs et donc nécessairement aussi dans l'Eglise ! C'est humain ! Les relations entraînent aussi des conflits.

Dans son livre sur la gestion des conflits dans l'Eglise, le théologien Frédéric Rognon dit que, justement, oui. Il y a des conflits dans l'Eglise et il est essentiel pour la croissance de l'Eglise et de chacun de ses membres d'en parler.

Déjà il faut bien définir de quoi il s'agit, dit-il, et clarifier des malentendus courants :

Ainsi un désaccord n'est pas encore un conflit. A la différence du conflit, les désaccords ne produisent pas forcément des tensions relationnelles ni des divisions. Ainsi il est tout à fait possible de parler politique avec certains de ses amis qui appartiennent à un camp opposé, sans que cela s'envenime. Il en est de même pour des questions d'actualité d'ordre éthiques : La procréation médicalement assistée, oui ou non, jusqu'où ? Le désaccord peut au contraire être un facteur enrichissant en ce qu'il stimule le débat, élargit notre horizon et contribue à la reconnaissance de l'autre, frère ou sœur en Christ, différent.

Il en est autrement avec le conflit. Pour Frédéric Rognon, « *le critère décisif du passage du désaccord au conflit, qui permet de discerner où nous en sommes dans une relation, c'est le rapport de forces. Un conflit est donc un désaccord vécu comme un rapport de forces.* » (p 14)

Si l'on regarde l'étymologie, le substantif latin « conflictus », signifie en effet « affrontement, heurt, choc ».

L'Eglise est comme l'école ou la famille un collectif où l'on vit des tensions et des conflits. Justement, au début de notre chapitre, l'évangéliste Matthieu

rapporte la scène où les disciples demandent à Jésus qui est le plus important dans le Royaume des cieux ? (v 1) Nous connaissons bien cela entre frères et sœurs, n'est-ce pas Sacha, n'est-ce pas Elliot ? Qui est-ce qui fait mieux ceci ou cela

Mais ce qui est important, c'est ce que fait Jésus : il met un enfant au milieu des disciples qui se disputent pour les meilleures places. Pour dire que ce sont les plus petits, ceux qui font simplement confiance en Dieu qui seront auprès de Dieu. Et pour l'Eglise, pour la jeune communauté chrétienne au 1^{er} siècle, cela veut dire que la vie collective demande de l'humilité et de miséricorde. Au lieu de favoriser l'émergence de grands Egos, l'Eglise doit être attentive aux petits, à ceux qui sont méprisés pour leur insignifiance.

Et dans tous les cas de conflit ou de manquement dans l'Eglise, les responsables sont appelés comme dans tous les autres lieux de vie, l'école, la famille, le travail, à chercher le dialogue et à rétablir une relation par la parole, l'écoute et l'accueil de l'autre. Matthieu nous rappelle clairement que chaque membre de la communauté chrétienne a une responsabilité envers le frère, la sœur, afin de maintenir la communication et donc le lien.

Il ne s'agit pas de tenir de propos moralisateurs, mais de rétablir la relation par un dialogue, d'exposer clairement, franchement, l'offense du point de vue de l'offensé, la blessure subie de la part de l'autre ou encore d'attirer son attention sur ce qui dans son comportement perturbe la vie de la communauté.

Si le dialogue n'aboutit pas, et seulement en ce cas, il faut impliquer un ou deux autres personnes et entreprendre une nouvelle tentative. Là encore, tout doit être mis en œuvre en faveur de l'autre et non pas contre lui.

C'est ici que toute la communauté est sollicitée pour exercer la miséricorde qu'elle a rencontrée en Jésus.

Parce que, même si la méthode esquissée par Matthieu, vieille de 2000 ans, correspond aux principes de la gestion non-violente de conflits utilisée par de nombreux médiateurs aujourd'hui, il y a quand même une différence fondamentale entre les deux : car la méthode évangélique de résolution de conflits repose sur la relation au Christ. C'est en lui que nous trouvons la source et les ressources pour une démarche de réconciliation.

Je ne pourrais exprimer cela mieux que le théologien Dietrich Bonhoeffer, dans son ouvrage sur la vie communautaire. Ecoutons-le :

« ...un chrétien vient à un autre seulement par Jésus Christ. Parmi les êtres humains, c'est le conflit. Mais « il est notre paix » (Ephésiens 2, 14), dit Paul de Jésus Christ : en lui, la vieille humanité déchirée est devenue une. (...). Le Christ est devenu le médiateur et a fait la paix avec Dieu et entre les humains. Sans lui, nous ne connaîtrions pas Dieu, nous ne pourrions pas l'invoquer, ni aller à lui. Sans lui, nous ne connaîtrions pas non plus le frère et nous ne pourrions pas aller à lui. Notre propre « Ego » nous barre la route. Mais cette route barrée vers Dieu et vers le frère, le Christ l'a ouverte. (...) Ce n'est qu'en Jésus Christ que nous sommes un, c'est seulement par lui que nous sommes

reliés les uns aux autres. Il reste pour l'éternité l'unique médiateur. » (De la vie communautaire, p 28) Et on pourrait conclure avec Romains 15, 7 :

« Accueillez-vous donc les uns les autres comme Christ vous a accueillis ! »

Même si l'évangile ne nous cache pas la mesure la plus radicale qui est l'exclusion d'un membre de la communauté, Matthieu souligne encore la responsabilité de la communauté envers la brebis égarée qui est chère au Christ. Justement, Jésus dit que la façon dont la communauté se comporte envers ce frère a aussi une dimension religieuse (religare=lier, relier), car il en sera au ciel comme il en est sur la terre. Lier ou délier sont aussi des termes qui évoquent la remise ou la non-remise des péchés, des égarements.

Toute cette responsabilité qui incombe à l'ensemble de la communauté chrétienne, est une charge bien lourde. Humainement parlant bien trop lourde. Aimer l'autre en tant que frère en Christ suppose une certaine dissociation entre sa personne et son comportement, entre la personne et la faute commise. Puis, bien sûr aussi une remise en question des pratiques propres à la communauté qui peut avoir une part de responsabilité dans ce qui s'est passé.

Cette lourde responsabilité du lien ne peut être assumée sans la prière. Mais à la prière de la communauté tout est possible : *« Si deux d'entre vous, ici-bas, s'entendent pour demander une chose, ils l'obtiendront de mon père dans les cieux. Car lorsque deux ou trois personnes s'assemblent en mon nom, je suis au milieu d'elles. »* (18, 19-20) Dans la prière, la communauté doit s'en remettre en confiance à la volonté et au discernement du Père. C'est en communion avec Dieu seulement, qu'elle pourra exercer sa responsabilité vis-à-vis de l'autre, obtenir de lui le discernement nécessaire. C'est dans la prière aussi que tous seront convertis, le frère fautif, l'offensé, les responsables de la communauté et chacun de ses membres.

Car l'objectif est toujours et encore la Vie, celle qui nous est offerte dans la communion, les uns avec les autres, en Christ.

Amen.

Silvia ILL